VIATEURS

N° 131 • DÉCEMBRE 2011

CANADA

Une intuition de Louis Querbes en pleine floraison

Yves Beaulieu, CSV

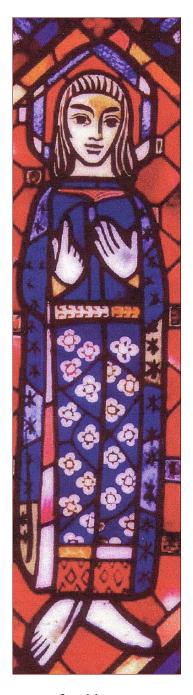


LE 18 SEPTEMBRE 2011, C'EST LE DIMANCHE DE L'ASSOCIATION DANS LA PROVINCE DU CANADA. LA FÊTE SE DÉROULE À LA CHAPELLE DE LA RÉSIDENCE PROVINCIALE D'OUTREMONT.

VIATEURS CANADA

SOMMAIRE

N° 131 • DÉCEMBRE 2011



Saint-Viateur. Vitrail de la chapelle du noviciat de Joliette. Oeuvre de Marius Plamondon.

1	Une intuition de Louis Querbes en pleine floraison	Yves Beaulieu, c.s.v.
5	Notre communion fraternelle est-elle significative pour notre entourage?	Léonard Audet, c.s.v.
9	Le Christ est notre avenir, notre espérance	Claude Roy, c.s.v. Supérieur provincial
10	Pèlerins d'un jour	Ludger Mageau. c.s.v.
14	La Saint-Viateur 2011 - une fête à deux volets	Gaston Lamarre, c.s.v.
17	Un regard inédit sur Saint-Viateur et son évêque	Jacques Houle, c.s.v.
23	Des rencontres bouleversantes	Nick Boucher, c.s.v.
28	Célébration du Souvenir des Viateurs défunts - Joliette	Alban Beaudry, c.s.v.
31	Activités pastorales de M. Querbes dans les premières années de son ministère à Vourles	Robert Bonnafous, c.s.v.
34	Célébration du Souvenir des Viateurs défunts - Rigaud	Jean-Louis Bourdon, c.s.v.

Viateurs Canada est un bulletin de famille qui veut mettre en valeur l'ensemble de la mission des Viateurs religieux et associés de la province canadienne. Il paraît 4 fois l'an : mars, juin, septembre, décembre.

Responsable de la revue :

Secrétaire :

P. Jean Chaussé, c.s.v. jeanjean@viateurs.ca

M^{me} Pauline Tremblay se2prov@viateurs.ca

Adresse postale:

450, avenue Querbes, Outremont (Québec) H2V 3W5 Tél.: (514) 274-3624 / Téléc.: (514) 274-2366

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale du Canada Bibliothèque nationale du Québec ISSN 1708-3516

e sa campagne de Vourles, où il est curé, Louis Querbes a une précieuse intuition afin de revitaliser une Église déchirée et appauvrie par la Révolution. Il rêve d'une association de laïcs engagés afin d'éveiller à la foi les enfants des campagnes et de prêter mainforte aux curés souvent isolés. Mais, en haut lieu, on en décide autrement. Pourtant, cette intuition sommeille au cœur des fils de Querbes si bien, qu'après une germination plus que « séculaire », elle se met à fleurir au cœur de la mission viatorienne.

C'est au cœur de cette floraison que le dimanche 18 septembre 2011, six Viateurs renouvellent leurs engagements pour trois ans. Ils désirent continuer à participer à la mission, à la vie spirituelle et fraternelle de la communauté viatorienne.



MME DENISE PERREAULT BREAULT



MME ANNE FOULON



M^{ME} LOUISE GRAVEL



M^{ME} ANNIE PERREAULT ET LE P. CLAUDE ROY, SUPÉRIEUR PROVINCIAL



M. HERBY CAHILL

Deux autres laïcs, attentifs à l'appel du Seigneur, s'engagent pour une année. Même si tout baptisé est invité à modeler sa vie sur l'Évangile, certains et certaines, sous la mouvance de l'Esprit, tiennent à travailler plus intensément à l'édification du Royaume. Ils cherchent à privilégier certaines valeurs évangéliques, ce qui solidifie davantage leur foi.



M. JEAN-CLAUDE FILION ET M^{ME} MONIQUE PILON 1^{RE} PROFESSION

Ces engagements s'enracinent dans la volonté de choisir le Christ comme source d'inspiration pour leur vie avec une coloration viatorienne. Ils y trouvent un terroir propice à l'agir concret. Certains et certaines ont tenu à partager avec les personnes présentes le fruit de leur cheminement et leur espérance pour l'avenir.

« Pour les uns et les unes, la vie de fraternité et de partage, inspirée de l'Évangile, stimule leur croissance et les entraîne à poser des gestes concrets. » « Pour moi, c'est grandir et m'ouvrir à la vie des personnes où je travaille. » Pour une autre, « joindre les Viateurs, c'est demeurer en constante conversion puisqu'il s'agit d'un long cheminement de vie. C'est avancer en toute confiance, liberté, écoute des autres, sérénité et communion. C'est rempli d'avenir. »

Plusieurs trouvent dans cet engagement une solidarité nécessaire afin de ne pas travailler seuls. « C'est ensemble que nous parviendrons patiemment à faire fructifier la Vigne. »

« Pour moi, la communauté est le PUITS où je viens puiser la force que j'essaie ensuite d'employer au profit des autres que je côtoie, tant dans la communauté qu'à l'extérieur. »

Une maman oeuvrant en pastorale des jeunes étudiants puise dans ce ressourcement communautaire une inspiration précieuse afin de faire vibrer le cœur des jeunes aux valeurs évangéliques. Et elle ajoute : « J'y trouve aussi une aide précieuse afin de semer doucement ces valeurs de vraie vie dans le cœur de mes trois enfants. »

Bref, cette célébration d'engagement apporte un vent de fraîcheur chez les Viateurs et est ferment d'avenir. Et comme l'écrit Joan Chittister : *Dieu ne me trouve pas. Il est déjà avec moi. Il s'agit pour moi de devenir consciente du Dieu qui m'a déjà trouvée.*

Notre communion fraternelle est-elle significative pour notre entourage?

Léonard Audet, CSV



a vie fraternelle est une dimension fondamentale de toute vie chrétienne, et en particulier de la vie religieuse. Cette dimension a été remise en lumière par le Concile Vatican II et présentée comme un élément essentiel de la vie religieuse. En même temps, le Concile redécouvrait l'importance fondamentale de la communion fraternelle pour l'ensemble de l'Église en tant que peuple de Dieu et communauté de croyants.

La fraternité est l'une des grandes lignes de fond qui traversent les textes du Nouveau Testament. La relation fraternelle fut, avec l'urgence de la mission, la valeur fondamentale qu'a privilégiée la communauté chrétienne primitive. L'agapè (amourcharité) et la fraternité sont apparues aux premiers chrétiens comme le centre et le noyau de l'existence dans le Christ.

Cette priorité donnée à la fraternité n'est pas une création de l'Église primitive; elle remonte à Jésus lui-même et elle constitue un élément de base du projet évangélique qu'il a proposé à ses disciples.

Dans une première partie, nous examinerons le style de fraternité proposée et vécue par Jésus. Dans un deuxième temps, nous étudierons le courant de fraternité qui a dynamisé les premières communautés chrétiennes et les a rendues contagieuses auprès des gens du dehors.

LA RELATION D'AGAPÈ ET DE FRATERNITÉ EST AU CENTRE DE LA VIE ET DE LA PRÉDICATION DE IÉSUS

Jésus, dans sa vie terrestre, instaure un style de fraternité qui va à l'encontre des coutumes de son temps. Il est l'homme de l'accueil sans condition dans une fraternité ouverte à tous. Il accueille toute une catégorie de gens que les pharisiens et les chefs religieux du temps repoussent et excluent au nom même de la sainteté : il ne faut pas souiller sa sainteté au contact des pécheurs, des miséreux, des infirmes. Jésus, au contraire, se situe ouvertement du côté des petits, des faibles, des pauvres : « L'Esprit du Seigneur... m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres » (Lc 4, 18).

Il fréquente les publicains et les pécheurs. Il montre une tendresse spéciale à l'égard des paralytiques et des lépreux, ces gens tarés que la société d'alors néglige ou repousse. Son sens de la fraternité et de l'agapè est bien au-dessus de ces conventions sociales et religieuses discriminatoires. Il préconise une fraternité ouverte et universelle qui va même jusqu'à l'amour des ennemis.

D'autre part, Jésus appelle à sa suite un petit groupe choisi de disciples avec lesquels il mène une vie concrète de fraternité dans un partage complet. Dans ce groupe, il y a d'abord les Douze qui recoivent une invitation toute spéciale à le suivre : « Ils vinrent à lui et il en établit douze pour être avec lui et pour les envoyer prêcher » (Mc 3, 14). Il y a aussi d'autres hommes et femmes qui, sans appartenir à la catégorie des Douze, s'en rapprochent beaucoup et qui, comme disciples, partagent la vie du groupe (Lc 8, 1-3). Avec tous ceux-là, Jésus forme une communauté relativement stable. Leur situation est différente du cas de ceux qui le suivent de façon sporadique.

LA COMMUNAUTÉ DE JÉSUS

Notons quelques traits de la communauté de Jésus : ce dernier est indéniablement le centre du groupe et y exerce une fascination extraordinaire. L'enseignement qu'il donne au sein du groupe n'est pas centré sur lui, mais sur Dieu en tant que Père. La fraternité dans le groupe n'a pas dû être facile, compte tenu du caractère bigarré de ses membres (pêcheurs, artisans, publicains, zélotes). Pour Jésus, ils sont tous égaux : il ne doit pas y avoir entre eux des relations de domination ou de pouvoir, ni de tendances aux honneurs et au prestige personnel. Au contraire, ils doivent se mettre au service les uns des autres, dans la simplicité et la générosité, à l'exemple du Maître. Loin de former un ghetto autour de Jésus, ce groupe d'apôtres et de disciples est une communauté ouverte aux autres. Ensemble, ils vont avec Jésus de village en village, là où vivent et peinent les petites gens. Plusieurs vivent à la suite de Jésus dans « l'itinérance », le dépouillement et le partage. Ils constituent un groupe de témoignage au service de l'annonce du Règne de Dieu. De temps en temps, Jésus les envoie seuls en mission, particulièrement les Douze; ils ont comme mandat d'annoncer la venue imminente du Règne et de le rendre visible par certains signes, prolongeant en cela la prédication et l'agir du Maître.

LA COMMUNION
DES COEURS
EST SANS CESSE
À BÂTIR
DANS L'ÉPAISSEUR
ET LA LOURDEUR
DU QUOTIDIEN

Malgré cette expérience prolongée de vie fraternelle avec Jésus et la forte cohésion atteinte par le groupe, tout s'écroulera à la mort du Maître. Ce dernier ira à la mort pratiquement seul et le groupe se dispersera. Quelques jours plus tard toutefois, l'événement de la résurrection de Jésus marquera le retour en force du groupe : ensemble, ils témoigneront de la joie de la résurrection du Seigneur.

LA COMMUNION FRATERNELLE EST AU CENTRE DES COMMUNAUTÉS CHRÉTIENNES PRIMITIVES

La communauté de Jésus sera regroupée et cimentée par les apparitions pascales du Ressuscité et par une conviction commune que le Crucifié est bien vivant et présent au milieu de ses disciples. Bien plus, c'est lui-même qui les rassemble et les envoie en mission (Mt 28, 16-20). Le mouvement de Jésus renaît avec une vigueur insoupçonnée. Le premier groupe chrétien semble bien avoir perçu l'amour fraternel comme un mandat légué par Jésus dans une sorte de testament spirituel : « Je vous donne un commandement nouveau (c'est-à-dire un mandat ou une mission) : Aimez-vous les uns les autres. Oui, comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres » (In 13, 34). Les premiers chrétiens conçoivent le christianisme comme le projet sauveur de Dieu, mais aussi comme un projet d'amour, de fraternité, de communion comme fils et filles du même Père, comme frères et soeurs de Jésus Christ. Les textes du Nouveau Testament nous témoignent de ce fait de multiples façons.

Luc, dans le livre des Actes des Apôtres, s'emploiera à nous présenter quelques descriptions synthétiques de la vie du premier groupe chrétien : « Ils étaient assidus à l'enseignement des apôtres et à la communion fraternelle (koinonia), à la fraction du pain (l'Eucharistie) et aux prières » (Ac 2, 42). « La multitude des croyants n'avait qu'un coeur et qu'une âme... entre eux, tout était en commun » (Ac 4, 32). Sans doute Luc donne-t-il dans ces résumés un tableau idéal de la commu-

nauté primitive. Il y eut des moments difficiles (Ac 6, 1). Il en ressort néanmoins une conception très éclairante de la vie chrétienne en ses débuts ainsi que des valeurs qu'on a privilégiées.

UNE MÊME FAMILLE

Les premiers chrétiens et chrétiennes ont le sentiment de former ensemble une même famille. Il y a parmi eux un fort sentiment d'appartenance au groupe, à la communauté : une communauté de foi, de prière, de communion fraternelle, de partage des biens, dans une atmosphère d'entraide et de préoccupation pour les pauvres. Les croyants se sentent unis entre eux par le Christ ressuscité présent au milieu d'eux. Ils ont conscience d'être rassemblés par le Christ dans une fraternité profonde. La table commune et l'Eucharistie constituent le lieu par excellence du mémorial du Seigneur et du partage de la Parole. C'est dans ces réunions qu'on se remémore ensemble les paroles et les actions de Jésus. Les récits évangéliques ont probablement vu le jour dans le cadre de ces communautés fraternelles de chrétiens. L'abondance du vocabulaire de fraternité dans le Nouveau Testament est aussi très révélatrice: dans l'Église primitive, on s'appelle couramment du titre de « frère » et de « soeur ». On trouve ces termes plus de 130 fois dans les épîtres pauliniennes. Pour saint Paul, Jésus Christ ressuscité est « l'aîné d'une multitude de frères. » Selon l'Apôtre, les croyants sont « un seul corps en Christ, étant tous membres les uns des autres, chacun pour sa part » (Rm 12, 5). Dans cette perspective, on comprend qu'ils nourrissent un fort sentiment d'appartenance au groupe, à la communauté. Pour eux, les liens qui les unissent sont encore plus forts que les liens du sang. Jésus lui-même n'a-t-il pas dit : « Qui sont ma mère et mes frères? (...) Quiconque fait la volonté de Dieu, voilà mon frère, ma soeur, ma mère » (Mc 3, 33-35). Ils ont le sentiment de faire corps ensemble. Une telle appartenance leur confère une identité distincte des autres personnes. Comme disciples de Jésus regroupés en communautés locales, ils sont surnommés « Chrétiens » par les gens d'alentour, i.e. partisans ou adeptes du Christ (Ac 11, 26).

UNE COMMUNAUTÉ DE TÉMOIGNAGE

Ce regroupement en communautés serrées est un témoignage éloquent pour les gens d'alentour. « Voyez comme ils s'aiment ». Selon le livre des Actes, cela constitue un facteur important de l'expansion rapide du christianisme.

Le témoignage de la vie fraternelle des premières communautés est l'élément central de la mission évangélisatrice. Selon Ac 2,42-47, c'est le témoignage de la communion fraternelle « dans la joie et la simplicité du cœur » qui attire une foule de nouveaux disciples et contribue à bâtir l'Église. De ces considérations, il ressort nettement que la fraternité constitue une réalité centrale du message évangélique que tout chrétien est appelé à privilégier à l'instar de la communauté primitive. En christianisme, les croyants et les croyantes ont comme idéal de vivre la vie fraternelle en tant que frères et soeurs de Jésus Christ et fils et filles d'un même Père.



CONCLUSION : DANS LA COMMUNAUTÉ VIATORIENNE

Pour que nos communautés locales soient vraiment dans la ligne du christianisme le plus authentique, il faut qu'on y assure l'établissement, le maintien et l'épanouissement de la relation de fraternité chrétienne, à l'exemple de l'Église primitive. C'est là une priorité dont on ne peut se dispenser. Il faut qu'on y trouve l'accueil, le dialogue, le partage, la communion, sans oublier, bien sûr, le pardon.

Si elle est communion des coeurs dans la foi, la vie fraternelle dans la communauté locale ou provinciale peut apporter au monde un témoignage prophétique de fraternité et incarner l'espérance d'une



unité et d'une solidarité devenues possibles en Jésus Christ, malgré les forces de division et de rupture à l'oeuvre dans notre monde. Plus que jamais, nous prenons conscience du drame de la violence, de l'intolérance, du racisme, de l'exclusion, de la déchirure, de la haine... Dans ce contexte, le témoignage de la fraternité, dans la communion et le partage, prend tout son relief. Est-ce trop nous demander que de nous convier à être dans le monde des témoins de communion fraternelle et des artisans d'unité et de réconciliation? Tâche impossible, sans doute, si nous sommes laissés à nous-mêmes, mais possible avec la grâce de Dieu. La fraternité évangélique n'est pas d'abord un idéal humain; elle est une réalité donnée par Dieu qu'on est appelé à accueillir avec gratitude. C'est le Christ qui nous réunit dans son Corps et fait de nous les membres les uns des autres.

Dans nos pays industrialisés et dans nos sociétés sécularisées, nous avons souvent adapté nos façons de vivre la communauté à la culture ambiante et à l'individualisme qui la caractérise. Dans un tel contexte social, nous sommes au contraire appelés à devenir des acteurs de fraternité. Nous sommes conviés à retisser constamment les liens de notre communion fraternelle. La communion des cœurs est sans cesse à bâtir dans l'épaisseur et la lourdeur du quotidien. Pour qu'elle soit témoignage dans notre milieu, il faut qu'elle soit lisible et significative dans la culture des gens qui nous entourent. Qu'en est-il vraiment? Sommes-nous, dans notre vie communautaire, signes de communion fraternelle et de vie dans l'agapè? Les gens nous perçoivent-ils comme tels? Il y a là un grand et beau défi à relever tous ensemble, en toute solidarité évangélique.

LE CHRIST EST NOTRE AVENIR, NOTRE ESPÉRANCE

Claude Roy, CSV Supérieur provincial

a communauté viatorienne a les deux pieds ancrés dans la vie, telle qu'elle est. Tour à tour magnifique ou difficile, routinière ou surprenante, la vie apporte son lot d'événements qui encouragent, interpellent ou blessent... Pour nous, chrétiens, la vie n'est pas une séquence aveugle d'événements, mais elle a bel et bien une signification et une direction que nous accueillons en Jésus-Christ et son Évangile.

Voici l'Avent qui célèbre la venue et surtout la présence du Christ en notre monde. C'est l'occasion de rencontrer le Seigneur, d'écouter sa Parole en solidarité avec toutes ces personnes qui, à cause d'une épreuve, vivent une attente réelle.

Je compare cette attente à une montée sur un chemin rocailleux et exigeant. Les marcheurs doivent s'entraider, et parfois former une cordée, lorsque le chemin devient une piste de montagne et la marche, une escalade. La valeur de l'unité devient importante dans une telle conjoncture, la corde qui relie les marcheurs les rend solidaires. Pour nous, Viateurs, notre communion repose sur

la vocation viatorienne que nous partageons tous et qui nous relie les uns aux autres.

Notre vocation vient de quelqu'un, le Seigneur. Le Christ nous rejoint là où nous sommes, chaque minute de notre vie. Sa présence n'est certes pas perceptible immédiatement, il y a un voile entre Lui et nous, mais l'intelligence et les yeux de la foi l'aperçoivent. L'Avent est le moment privilégié pour découvrir ou redécouvrir sa fidélité inlassable. Cette fidélité de Dieu est une merveille. Une fois pour toutes, Dieu s'est engagé dans une Alliance avec son peuple. Et, miracle! Dieu ne devient pas usé par l'usage. Le temps avance, le Dieu au cœur fidèle demeure fort et ferme dans son choix.

Pour exprimer la promesse de Dieu, l'exégète André Dumas, dans le livre Engagement et fidélité, utilise cette excellente formule : Un Dieu lié et non un Dieu ligoteur, tel est le Dieu fidèle. (Éd. du Cerf, 1970, p. 22). Oui, Dieu s'est engagé à tout jamais envers son peuple, si faible, si fragile et si pécheur soit-il. Il lui est présent, Il l'accompagne dans tous les aléas de l'existence et

l'amène, selon les termes de l'Alliance, vers la plénitude de la vie. C'est pourquoi à toute heure nous pouvons écouter sa Parole et lui dire, Seigneur, souvienstoi de nous. Comme le démontre l'histoire du Salut, Il nous répondra comme Il le fait à toute personne éprouvée : Et moi, je suis avec toi et avec vous tous les jours, jusqu'à la fin des temps. Jésus luimême, dans ses jours de joie comme dans ses jours de peine, s'en est toujours remis au Père. Comme lui, pourquoi ne remettrions-nous pas notre avenir personnel et communautaire à Dieu!

Je crois que dans cet acte de foi nous pourrons cueillir l'espérance, telle une fleur d'éternel printemps. Sans rien nier de la gravité de la situation, en acceptant de toujours nous convertir à l'appel de la Parole de Dieu, l'espérance offerte et vécue est une grande victoire. Car l'espérance chrétienne dépasse toute situation négative et transcende même le péché. Elle est une victoire qui nous fait atteindre, au-delà de toute tragédie, la gloire du Christ ressuscité.

Au cœur même de la vie, dans les jours ensoleillés comme dans la grisaille du quotidien, voire dans une conjoncture adverse, nous prolongeons notre marche, soutenus par une espérance solide. Nos énergies étant libérées par notre expérience du Seigneur vivant, nous pourrons continuer à remplir notre mission, à rendre témoignage au Christ, à annoncer sa Parole de Vie au monde. Je souhaite à tous les lecteurs de Viateurs Canada que l'Avent 2011 soit vraiment la célébration de cette espérance dans le Seigneur qui vient.



PÈLERINS D'UN JOUR

Ludger Mageau, CSV

ui n'a pas rêvé de faire le pèlerinage de Compostelle ou du moins profiter des témoignages de personnes qui l'ont vécu? Les Viateurs, religieux et associés, profitent depuis sept ans du 1^{er} septembre pour se retrouver comme pèlerins, non en Europe, mais bien au Sanctuaire de Lourdes à Rigaud, au Québec.

Cet automne, et par une journée particulièrement ensoleillée, nous avons pris de nouveau le bâton de pèlerin afin de bien marquer l'anniversaire du décès de notre fondateur, le père Louis Querbes. Plusieurs amicalistes et leur épouse ont emboîté le pas avec nous pour ce moment d'action de grâce. Cette rencontre annuelle est comme un bon vin qui, avec l'âge, gagne en complexité, en richesse.

De divers horizons, les voitures arrivent sur la montagne, à deux pas de cette cathédrale de verdure. Qui d'Abitibi, qui de Gatineau, qui d'Haïti, qui de Joliette, qui de Berthier, qui d'Outremont, qui du Pérou... Plus de cent personnes, tous et toutes pèlerins au bâton virtuel et heureux de s'accueillir très chaleureusement. Quel moment intense de fraternité! Quel plaisir de se revoir! Nous sommes de la famille de Querbes. Même à travers nos engagements ou notre mission, la fraternité est le rêve de chacun, une des valeurs inscrites dans le génome humain, celle qui nous garde dans la famille querbésienne.

C'est déjà l'heure de la célébration. Pierre Provost nous y invite avec l'à-propos d'un maître de cérémonie chevronné. Les bancs sous les grands arbres sont choisis en priorité par cette journée de canicule. Avec M^{me} Lorraine Gélinas, cette assemblée entonne un chant alors que la procession d'entrée



LOUIS QUERBES à Lourdes de Rigaud, au Québec.



PRÉSIDENT L'OFFICE RELIGIEUX

- P. René Pageau, recteur du Sanctuaire, P. Nestor Fils-Aimé, homéliste,
- P. Claude Roy, supérieur provincial, P. Robert Jean, conseiller provincial.







Ceux et celles dont la photo n'apparaît malheureusement pas...

soyez assurés que vous serez en priorité l'an prochain!





chemine vers l'autel dédié à Notre-Dame-de-Lourdes. Le père Claude Roy, supérieur provincial, est précédé des servants Claire et Gilles Châtelain, des lecteurs Anne-Marie Séguin, Lucie et Nicolas Paiement, des concélébrants Nestor Fils-Aimé, Robert Jean et René Pageau. Puis, le président de notre assemblé pose le premier geste : l'encensement d'un grand portrait du père Louis Querbes, celui dont nous voulons aujourd'hui honorer la mémoire.

Au nom de l'équipe du Sanctuaire, le père René Pageau nous souhaite la plus fraternelle des bienvenues. Il attire notre attention sur l'œuvre de William Vazan, un sculpteur environnemental de réputation internationale. Cette installation constituée de pierres savamment assemblées ou œuvre d'art située à l'entrée du Sanctuaire avait d'ailleurs attiré notre attention. Le recteur complète ainsi l'information : L'artiste veut faire mémoire de l'époque des glaciers qui recouvrirent le nord de l'Amérique. Des quartiers de roc, détachés de la montagne même de Rigaud, subirent l'action des glaces et des torrents d'eau... Cet arrangement sculptural est partie intégrante du Symposium de Rigaud qui se termine en octobre.











Et nous entamons la célébration eucharistique dont nous retiendrons spécialement l'homélie de notre confrère d'origine haïtienne, le père Nestor Fils-Aimé. À partir des textes bibliques choisis, il met en évidence l'actualité de la vision de Querbes, la solidarité internationale en développement au service de la mission et la prise de conscience que nous sommes une grande famille partageant les mêmes « gènes spirituels » afin d'être porteurs et porteuses de la Bonne Nouvelle. Querbes n'a pas hésité d'ailleurs à déborder les frontières en envoyant ses religieux dans d'autres pays. Selon un écrit, il a même nourri le projet d'envoyer des frères en Haïti dès 1844. Notre homéliste termine en affirmant sa foi dans notre communauté : Nous formons une seule famille au visage international, aux colorations multiples, aux conditions variées. C'est ensemble que nous pourrons accomplir notre mission. Vous aurez plaisir à retrouver cette homélie au : www.viateurs.ca

Et c'est dans les chants et l'action de grâce que nous poursuivons solennellement la prière eucharistique avant d'accepter l'invitation du frère Bruno Hébert de nous grouper, sous l'immense pergola du Sanctuaire, pour partager en famille le repas festif des pèlerins d'un jour.

La Saint-Viateur 2011 une fête à deux volets

Gaston Lamarre, CSV



Dans la belle église Marie-Reine-du-Monde à Rawdon : Le P. Claude Roy, supérieur provincial des Clercs de Saint-Viateur, M^{gr} Gilles Lussier, évêque du diocèse de Joliette, assisté du P. René Pageau, recteur au Sanctuaire Notre-Dame de Lourdes de Rigaud.

Au moment où la froidure automnale commençait à se faire sentir, il se passait beaucoup de va-et-vient sur le parvis de l'église Marie-Reine-du-Monde de Rawdon. Selon l'usage dans nos rencontres, la famille viatorienne élargie était au rendez-vous à 16 h, en ce dimanche 23 octobre, pour célébrer notre saint patron Viateur.

Avant de se recueillir, des Viateurs d'hier et d'aujourd'hui se saluent par une poignée de main et se disent la raison de leur rencontre. Pendant ce temps, au jubé, le chef de chœur, M. Michel Malouf, et l'organiste, M. Jacques Giroux, vérifient avec les choristes les derniers chants liturgiques au répertoire de la célébration. Dans le sanctuaire, on sent parmi les intervenants une certaine fébrilité.

Et puis dans un silence de recueillement, M. Sylvain Brabant, directeur général du collège Champagneur, souhaite la bienvenue aux dignitaires, au personnel enseignant et aux Viateurs. Il mentionne le double volet de la fête : la fête patronale des Viateurs et la clôture des fêtes du centenaire du collège Champagneur. Il souligne la présence de quelques collègues à la direction d'écoles environnantes et rend un vibrant hommage à tous ces généreux bâtisseurs, Viateurs religieux et laïcs, qui ont fait du collège de Rawdon un milieu éducatif porteur d'un projet chrétien.



Aux sons des orgues, les voix harmonieuses des choristes de la « Place Bourget » entonnent l'antienne d'entrée : *Caudeamus Domine.* Moment émouvant qui favorise la piété et la méditation. Dans la procession, M^{gr} Gilles Lussier, assisté du P. Claude Roy, supérieur provincial, du P. René Pageau et du curé de la paroisse, M. l'abbé Claude Ritchie, se dirige vers l'autel.



M. Sylvain Brabant, directeur général du collège Champagneur.



Les premiers acteurs de la fête : P. Robert Jean, conseiller provincial, P. Claude Roy, supérieur provincial, M^{gr} Gilles Lussier, évêque du diocèse de Joliette, P. René Pageau, M. l'abbé Claude Ritchie, curé de la paroisse Marie-Reine-du-Monde de Rawdon.

Comme salutation à l'assemblée, M^{gr} Lussier propose quelques motifs d'action de grâce : faire mémoire de saint Viateur, fidèle lecteur de la Parole, le collège Champagneur qui est né et a grandi avec les besoins du milieu, une œuvre de collaboration entre religieux et laïcs. Bref, il se dit fier et heureux de s'unir à notre action de grâce pour tous ces heureux et saints motifs. La liturgie de la parole nous propose deux textes du P. Louis Querbes tirés du directoire aux religieux. C'est au P. Claude Roy d'expliquer la parole de Dieu dans le contexte de la fête : saint Viateur, catéchète qui annonce Jésus-Christ et le parallèle entre les fondations du P. Querbes et la naissance du collège Champagneur.



P. Claude Roy, supérieur provincial des Clercs de Saint-Viateur du Canada.

Aux prières universelles, deux élèves du Collège ont proposé une litanie d'intentions couvrant les thèmes suivants : la famille, la fierté, le respect, etc. Les valeurs que les éducateurs du Collège veulent proposer à leurs élèves.

À la sortie de l'église, les regards se sont portés vers le jubé où les choristes entonnaient le chant de ralliement des Viateurs : « Je voudrais saint patron... » L'assemblée, médusée par la qualité des chants sous fond des grandes orgues, a manifesté ses remerciements par des applaudissements à tous les intervenants de cette célébration.

Le maître de cérémonie fit un bref retour sur les festivités depuis janvier dernier, puis il annonce officiellement la clôture du centenaire et souhaite un nouveau siècle de réussite au personnel du collège Champagneur.

La fête se continue au gymnase de l'école, à quelques pas de l'église. À l'entrée, une hôtesse présente aux invités un cocktail de bienvenue. Des îlots se forment ici et là. Viateurs, anciens, professeurs ou administrateurs prennent place autour des tables magnifiquement dressées. Le traiteur « Distinction de Joliette » s'est surpassé autant par la qualité du service que par le choix du menu apprécié par tous les convives. Après le café, ces derniers se retirent lentement et laissent entendre aux organisateurs que la fête a été une grande réussite.

On entend encore résonner les grandes orgues... et le chant à Saint-Viateur : *Je voudrais saint patron...*



Et la fête se poursuit!

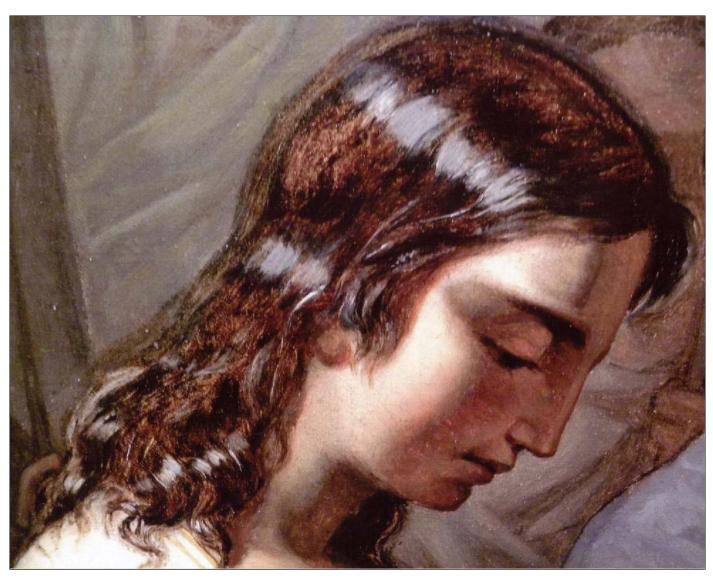
Un regard inédit sur Saint-Viateur et son évêque

Texte et photos : Jacques Houle, CSV



Affranchissement d'esclaves en présence de Saint Just, évêque de Lyon

Détail d'une toile (2,5 m x 3,5 m) de Claude-André Reverchon peinte à Paris en 1846 aujourd'hui conservée à Vourles dans une collection privée



Saint Viateur

u temps du père Querbes, Vourles n'est pas sans surprises. Si on y croise de modestes vignerons, des anticléricaux et de l'ignorance, châteaux, « maisons au champ » et gentilhommières rappellent que la bourgeoisie lyonnaise fréquente la commune. Y retrouver comme desservant le jeune et talentueux vicaire de Saint-Nizier n'a rien d'innocent. Son habileté en société n'est pas étrangère à sa nomination. Sa culture tout autant. Si Querbes a été le pasteur dévoué que l'on sait, il n'a pas pour autant boudé son plaisir.

C'est ainsi, par exemple, qu'à quelques minutes du presbytère, on le voit fréquenter la grande maison d'Antoine Duclaux. Libre penseur, mais aussi peintre de renom, il est chef de l'école Lyonnaise. Ce dernier apprécie la visite de Louis Querbes et les échanges vigoureux qu'ils ont ensemble.

Certes, Vourles n'est plus ce qu'il était au XIX^e siècle. Les vieux murs ne sont plus que souvenirs, mais la culture s'y perpétue. La présence d'une galerie communale accueillant aujourd'hui de prestigieuses expositions en témoigne.



Saint Just

De même, le vitrail de Jean Fusaro et le nouvel orgue baroque de l'église, l'imposant bronze du sculpteur Léon Landrivon, Place des devoirs et des droits, les fresques de la salle des mariages à la mairie ou celles de la tour où se tenait « haute justice » à Maison Forte aux beaux jours de l'époque médiévale. Quant à eux, certains appartements plus contemporains recèlent de fascinants trésors dus au flair de collectionneurs avertis, tel ce tableau de Claude-André Reverchon.

Avec ses deux mètres de hauteur et ses trois de largeur, il décore la salle à manger d'un appartement aujourd'hui construit dans les jardins de Maison Forte, jadis résidence d'été des Jaricot. Mais ce qui a piqué davantage ma curiosité et c'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai été invité à découvrir ce tableau - on y retrouve l'évêque saint Just. Il est à Lyon, dans sa cathédrale, accompagné d'un jeune lecteur remplissant la fonction de registraire. On a tôt fait d'y reconnaître le jeune Viateur,

comme le veut la tradition. Nous sommes en présence d'une rare représentation du saint évêque et de son fidèle compagnon.

La scène n'est pas banale. Il s'agit d'une large composition mettant en scène l'évêque de Lyon alors qu'il affranchit des esclaves et qu'il consigne l'événement dans le grand livre que porte Viateur, son lecteur.



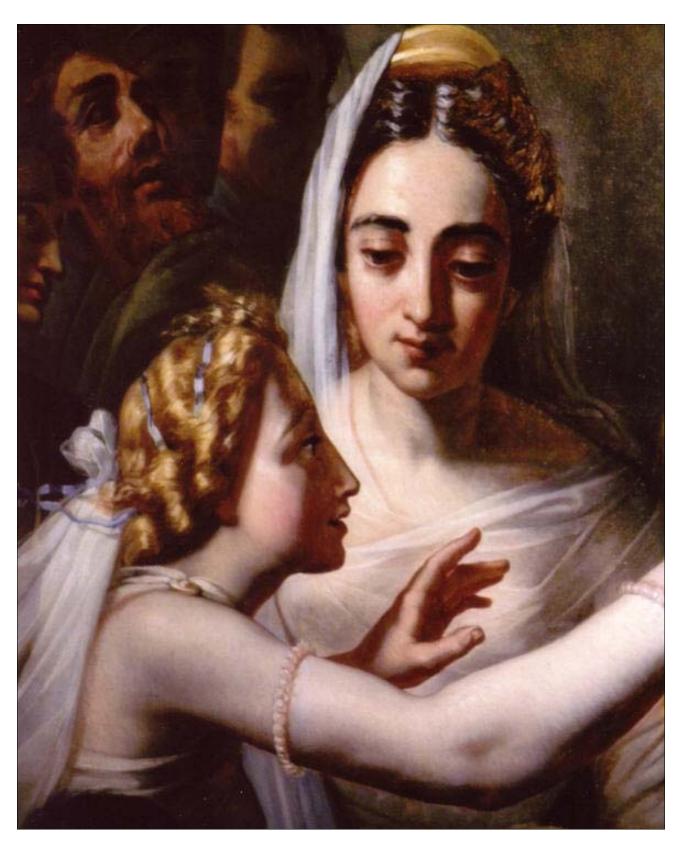
L'instant magique de la libération lorsque les chaînes tombent ...

Détail du registre porté par le lecteur Viateur



L'auteur du tableau, Claude-André Reverchon, est Lyonnais d'origine. Il est né le 23 avril 1808. On ne sait rien de sa mort. Elle est postérieure à 1882. Il a été élève à l'école des Beaux-arts de Lyon, puis à celle de Paris. C'est là qu'il a fait carrière en peignant des sujets religieux et militaires, des scènes de genre et des portraits.

En 1846, il peint Affranchissement d'esclaves, en présence de saint Just évêque de Lyon. Le tableau sera exposé au salon de Paris la même année. L'oeuvre de Reverchon est historiquement importante ayant été peinte deux ans avant la suppression définitive de l'esclavage sur le territoire français.



Petite scène de jalousie ... Le bel esclave qui est à retrouver sa liberté ne laisse personne indifférent

Ce tableau fait référence à une tradition de l'église primitive qui rendait la liberté à un esclave « méritant » sur la demande de son maître. Cet affranchissement donnait lieu à une cérémonie religieuse.

Mais ici, se pourrait-il qu'au lieu d'un maître il s'agisse d'une « maîtresse... » Parmi les nombreux personnages, on discerne une riche patricienne préoccupée non par la scène, mais par le regard inquiet et langoureux que porte une jeune fille.

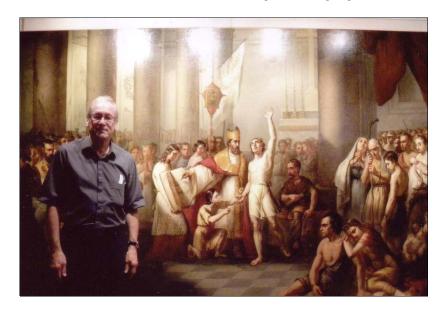
Elle est toute tendue vers le bel esclave en passe de retrouver sa liberté alors que tombent ses chaînes. Il y a peut-être à craindre une éventuelle scène de jalousie...

Dû au flair d'un antiquaire, le tableau a été retrouvé en 1998 dans le grenier d'une maison bourgeoise de la région lyonnaise. Restauré par l'Atelier Aldo Peaucelle de Lyon, il est aujourd'hui conservé dans une collection privée.



Détail de la bannière identifiant la scène : « Ecclesia Lugdunensis » (Église de Lyon)

LA TAILLE du TABLEAU N'EST PAS NÉGLIGEABLE



Des rencontres bouleversantes

Nick Boucher, CSV

JE ME DIRIGE VERS LE BOEUF



es souvenirs plus ou moins lointains surgissent de ma mémoire lorsque je médite sur la crèche. Je laisse parler les acteurs ainsi que mon passé de « fils de la terre. » L'oreille souhaite capter le message des personnages ainsi que ceux des animaux. Un désir brûlant de rencontre me tenaille.

Dans la grotte, vivent pour un temps plus ou moins long des moutons, un bœuf, un âne. Pourquoi pas une ânesse! Manie de tout masculiniser. Des personnages : des bergers, Joseph, Marie, un nouveau-né logent en cet endroit avant le « grand dérangement. » Les anges ne se montrent pas. Ils saliraient leurs belles ailes blanches. Ils volent autour ou au-dessus d'une manière imperceptible.



La force, la solidarité me fascinent. Il s'adresse à moi sans aucune gêne.

e suis fatigué. Depuis longtemps, j'ouvre des brèches dans le sol en tirant une lourde charrue. Mon travail consiste à ouvrir le sol pour nourrir les humains. Le monde n'est pas raisonnable. Des cultivateurs me chargent tellement qu'ils me prennent pour un dix roues. J'en ai mal aux reins. Fourbu ou pas, je continue de labourer la terre. Parfois, on me roue de coups. Je suis tellement en maudit que je me cabre. Regarde la bosse sur mon dos, juste en bas de mon cou. On dit que je souffre de la bosse du bison. Je suis en colère. En plus, on m'affuble de l'épithète de tête de boeu. Ce soir, je viens déposer ma fatigue. Une plaie sur ma bosse me fait terriblement souffrir. On dit que l'arthrite prend racine. Maudit que i'ai mal au cou! Ce mal parcourt toutes mes articulations. Même mes poumons éprouvent de la difficulté à respirer profondément. Dans ce lieu, je viens reposer mes vieux « os ».

Le bœuf me partage son rêve d'une voix caverneuse, laissant échapper de la buée de ses narines et de sa gueule. Il affirme calmement : « J'ai beau être un bœuf fort, solide, je souffre moi aussi. Je me sens utilisé uniquement pour ma force. Cessez de vous fier aux apparences. »

À la suite d'une journée exténuante, épuisante, un sommeil lourd, profond et réparateur s'empare de lui. Son haleine réchauffait l'enfant tout en augmentant l'humidité dans la grotte. J'ai constaté des perles d'eau en forme d'étoiles sur les murs. La vapeur de son haleine ressemblait à des cheveux d'ange. Je le quitte. La hâte de nouer un dialogue avec l'âne me taraudait.

JE M'APPROCHE DE L'ÂNE



JE RENDS VISITE AUX MOUTONS

J'éprouvais une drôle de sensation.
Parler à un âne, comment m'y prendre?
Comment comprendre la parole d'un sans-génie? Il brait. Voici ce que je saisis dans ses efforts de communication.

u sais, je n'ai pas une bonne réputation. On me dit tête de mule. Pourtant, je ne suis pas une mule. Les gens inventèrent des trucs pour vaincre mon entêtement. Je passe des jours à essayer de déjouer leur machin. Ils m'ont à tout coup. Tu saisis la profondeur de mon intelligence! Ne ris pas. Je suis naïf. Connais-tu la douleur d'un estomac creux après une journée de labeur? Moi aussi, comme le bœuf, je l'ai entendue, je suis fatigué. En dépit de ma petite taille, je porte de très lourds fardeaux. Je gravis des escarpements à haut risque. Je reçois souvent des coups de fouet. J'en ai mal aux fesses. Regarde les lacérations. Ca chauffe. »

Il me confie son rêve. « Ce soir, je viens manifester ma solidarité. Je ne savais pas trop où aller cette nuit. Une voix intérieure lui confia un secret. Je l'ai entendue. Elle parlait plus fort que son entêtement. C'est peu dire! Tu es là parce que tu es têtu et pour que tu comprennes que mon amour pour toi est encore plus têtu. »

Quelle surprise! Émerveillé d'une telle proclamation, l'âne perdit la parole jusqu'à la fin des temps. Ce message ne le rendait pas plus intelligent, ni moins têtu.



Après cette révélation, peine perdue de désirer continuer le dialogue. Maintenant, l'âne porte son secret. Me voici avec la plus grosse « gang ». Ils parlent tous en même temps. Comment obtenir le silence? Je m'assieds et j'attends. L'un après l'autre se clouent le bec. Comme j'ai de l'autorité! Probablement que mon visage manifeste de l'impatience. J'entends des mots agréables et accusateurs. Le plus vieux des moutons se dirige vers moi avec une audace de bouc. Est-ce une dame? Est-ce un monsieur? La laine est trop longue pour découvrir la différence. Je suis trop curieux. Mon odorat de campagnard découvre qu'il sent vraiment le mouton.

l ou elle me dit : « Les gens nous perçoivent comme un gang de suiveux. Beaucoup nous aiment pour notre laine. Les becs fins commencent à apprécier notre chair, surtout celle de nos jeunes. Nous autres, nous sommes habitués au printemps à nous faire dépouiller. Nous sommes nus comme des vermisseaux. T'imagines-tu notre honte? Nous courons sans trop savoir où l'on va. Notre estomac nous fait souffrir. Nous suivons notre guide vers des prés d'herbe fraîche. La confiance...! »

Bizarre, tous respectent le silence. Ils sont comme médusés. Ils se sentent en sécurité loin de prédateurs. Le plus vieux justifie sa présence nocturne. « Nous étions à la recherche d'un pré pour nous rassasier. Nous voilà ici. Nous réchauffons la femme, le père et l'enfant de notre laine blanche, du moins pour ce qui en reste. Regarde comme nous sommes délicats. Nous entourons l'enfant de notre fourrure pleine de notre senteur. Ouvre tes narines. Nous sentons également la pâquerette, le trèfle et la luzerne. Regarde l'enfant. Tu ne vois que le bout de son nez. Nous sommes des êtres d'offrande. Certains nous tranchent la gorge. Comment parler la gorge tranchée? » En chœur, ils proclament : « Que tous les tout nus de la terre découvrent comme nous un endroit de paix et de sécurité. »

L'un s'approche de Marie et se couche à ses pieds. Les orteils de Marie bougent. Est-ce causé par le plaisir de la chaleur ou la douceur de la laine? Les traits du visage de Marie commencent à se détendre.

J'AVANCE VERS LES BERGERS



Ne voulant pas passer pour un suiveux, je vais voir du vrai monde : le chef des bergers et son fils. Je vous avoue que le chef n'a pas froid aux yeux. Sa stature impressionne. Il peut facilement casser la mâchoire d'un fauve. Il n'est pas homme à se laisser piler sur les orteils. Il s'assoit par terre devant moi. Il me regarde dignement et fièrement. Je quitte la pierre qui me servait de siège et j'imite sa posture. Ses journées se passent dans le silence et la contemplation des paysages, tout en portant une attention à chaque mouton. Ainsi, il éduque son fils. Le père me parle de son vécu.

▶ette nuit, comme les autres nuits, personne ne veut de nous. Nous souffrons d'une mauvaise réputation. Nous autres, les hôtels, connaît pas. Les bons repas, pas pour nous. Notre senteur et nos manières un peu frustes éloignent les gens. Notre métier détourne parfois les regards. À la tombée de la nuit, nous occupons les champs des voisins pour que les moutons prennent du poids. L'herbe est tellement succulente et nutritive dans les champs des voisins... le t'avoue que les prêtres sont bien contents lorsque nous leur offrons des brebis bien dodues. Eux, ils s'engraissent du fruit de nos vols d'herbe. Dire qu'ils brûlent nos moutons pour plaire à Dieu! J'ai mal au cœur lorsque je regarde comment les prêtres les immolent. Se peut-il que Dieu soit heureux que nous sacrifions ainsi nos chers moutons? Passons. Une ieune femme, belle comme une rose fraîchement éclose, met au monde un bébé. l'ai entendu les cris de la mère et de l'enfant. Mon fils et moi regroupons le troupeau. Nous voilà. »

Le père semble nerveux et très inquiet. Il n'est pas habitué à vivre pareilles rencontres dans une grotte. Comment demeurer indifférent en présence d'un enfant? Cette famille brise la routine de leurs nuits. Le fils apprend beaucoup en cette nuit. Le fils-berger s'approche de moi avec un large sourire. Il sent l'ail à

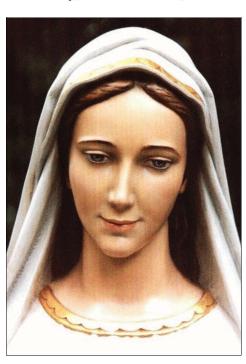
vous couper le souffle. Il prend la parole les dents serrées, car il s'est aperçu que je déteste l'ail.



ous, les jeunes, recherchons en toute liberté des vrais pâturages. Je t'avoue qu'ils se font de plus en plus rares. Les vieux prés ne nous fascinent plus. Les gardiens de ces champs ont tellement peur de nous, de notre liberté audacieuse! »

Il regarde son père et va s'asseoir près de lui. La fraîche et l'humidité de la grotte rendent les voix rocailleuses et tout le corps transi. Ils chantent de leur plus belle voix : Çà, bergers, assemblonsnous. Diable, où ont-ils appris ce chant? Le bœuf, l'âne, les moutons branlent la queue comme pour marquer le rythme. Le firmament se teinte d'une couleur cuivre. Un peu de noir souligne les contrastes. J'éprouve une certaine fébrilité d'échanger avec du vrai monde. Cette femme m'attire. Je m'approche d'elle avec respect. Mes yeux s'ouvrent tout grand.

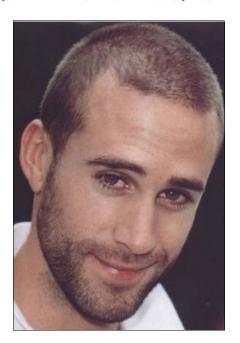
JE VAIS VOIR MARIE



Son fils respire par lui-même depuis une heure. La fatigue la rend très pâle. Heureusement que la chaleur des animaux réchauffe l'enfant et la mère. Marie me dit tout bas et doucement comme une femme sait le faire. 'ai vécu simplement. Je ne comprends pas tout ce qui m'arrive. Joseph non plus ne saisit pas. Lui, un homme, devrait savoir...! Il est à peine plus âgé que moi. Nous sommes deux innocents, comme dit un poète dont j'oublie le nom. Je fais confiance à la voix intérieure qui me guide. Je te dis ce soir que nous comprenons, Joseph et moi, la signification du rejet, de l'incompréhension, de l'indifférence et du mépris. »

Marie ferme les yeux rougis par l'épuisement. Quelques sueurs perlent encore sur son visage. Je l'embrasse affectueusement et tendrement. Baiser au goût étrange. Maintenant, Marie se repose à la suite d'une longue marche exténuante, inquiétante et après un accouchement difficile. Je vais voir Joseph afin d'échanger sur ce qui lui advient. Il ne semble pas trop amoché quand même. Au fond, ce n'est pas lui qui a accouché. Il n'a pas fait grand-chose pour engrosser Marie. Est-ce infidélité? Le pauvre! L'inconvénient de la paternité sans le plaisir de la chair...!

IE VAIS M'ASSEOIR PROCHE DE IOSEPH



Il vient tout juste de se calmer intérieurement. De reprendre sa respiration d'ouvrier. Il tremble encore de peur en pensant que Marie aurait pu y laisser sa peau lors de l'exténuant voyage. Il me déclare sans fausse pudeur : « Dans ma tête de jeunesse, je ne pensais jamais réussir un accouchement. Pour mon premier, une vraie réussite! Regarde le poupon. Accoucher dans un tel milieu bat en brèche les normes d'hygiène. » Joseph, la voix rassurée, me dit à l'oreille

pour ne pas déranger Marie et l'enfant.

e suis charpentier. Je passe mes jours à travailler le bois. Regarde mes mains. Je n'ai pas eu le temps de fabriquer un berceau à mon fils. J'ai été pris les culottes à terre. J'éprouve un étrange sentiment en présence de Marie. Je me demande quelle sorte de père et de mari je suis. Mon intérieur est chamboulé devant tout ce qui nous arrive. Toute une expérience pour un jeune homme! Je rêve beaucoup. Aujourd'hui, je fais confiance à Marie. Je n'ai pas le choix. Sais-tu comment j'adore cette jeune femme? L'avenir me dira si mon amour pour « ma femme » et l'enfant ira grandissant. Comment comprendre tout ce qui me tombe sur la tête? »

Il se mit à pleurer. Il se couche tout contre Marie. Ses bras recouvrent l'enfant et sa mère. Quelle belle vision de tendresse à regarder. LES ÉTOILES ET LES ANGES



Voulant respirer un air frais et m'éloigner des senteurs qui commencent à devenir insupportables, je quitte la grotte. Je m'appuie sur une grosse roche. Je ne vois pas d'anges. N'entends pas de voix. Quel spectacle lorsque j'élève mes yeux vers le firmament! Les étoiles s'endimanchent, laissant dans leurs sillages de longues traînées en gerbes de lumières multicolores. Les étoiles filantes voyagent, dansent, sautillent, batifolent, gambadent entre ciel et terre. Je suis abasourdi. Pris dans leur rythme, la tête me tourne. J'exécute quelques pas cosmiques. Tout enivré d'un tel spectacle, je retourne à la crèche. Durant le trajet, j'essaie de comprendre la signification de cette chorégraphie céleste. Comment saisir ce langage cosmique? Il me semble

que le ciel et la terre entrent dans un bal de joie, d'allégresse. Le cosmos paraît en état d'ivresse. Étourdi, émerveillé de tant d'acrobaties astrales, j'entre dans la grotte. Ma curiosité demeure insatisfaite. Que de questions à poser au bébé? Ça paraît que je suis un vieux garçon. Comment m'y prendre pour saisir le langage d'un bébé? Comment tenir un poupon dans mes bras? Comique!

EN SILENCE

En silence, je contemple cet enfant. Les parents dorment comme des bûches. J'en profite. Je le prends dans mes bras. Je l'embrasse. Il ouvre les yeux. Sa bouche veut téter. Que puis-je lire dans le regard d'un bébé? La satisfaction? La sécurité? Le contentement? L'abandon? La confiance? L'avenir rêvé par ses parents? Ce regard me marque pour toujours. Mes questions s'envolent. J'apprends à regarder et à écouter.

Après avoir écouté les animaux et tout ce beau monde, je m'endors. Dans mon sommeil méditatif, je rêve. Suis-je devenu un Joseph? C'est bizarre, les moutons reviennent me hanter. Ils reposent aux pieds de Marie et enveloppent l'enfant de la chaleur de leur laine. Je regarde de plus près. Je vois un mouton adulte profondément blessé sur une fesse. Un vilain chacal le voulait sous la dent. Meurtri, il recouvre les pieds de Marie. Pauvre Jésus, ses poumons respirent des senteurs pas trop divines. Brusque changement d'air! Heureusement que les toxines ne vivent pas dans le lait maternel. Est-ce vrai? Cet enfant inhale à pleins poumons tous les microbes d'une

grotte humide. Je revois le firmament. Sur les étoiles filantes et dans leurs sillages, des mots sont écrits en lettre de lumière : « Bienvenue aux *têtes de boeux*, aux *suiveux*, aux inquiets, aux silencieux, aux chercheurs de nouveaux prés, aux *questionneux*. » Est-ce les nouveaux anges aux messages à décoder? Malgré un ciel féerique et mon questionnement métaphysique, rien n'enlève la senteur de l'étable imprégnée dans mes vêtements. Lorsque je prends l'enfant dans mes bras, impossible de me tromper de sa provenance. Un vrai parfum d'étable.

Personne n'ignore maintenant où j'ai passé la dernière nuit. Ces rencontres demeurent gravées dans ma mémoire et mes souvenirs. Vous pouvez maintenant me reconnaître aux senteurs imprégnées dans tout mon être.



[...] Malgré un ciel féerique et mon questionnement métaphysique...

Célébration du souvenir des Viateurs défunts

inhumés à Joliette en 2010-2011

- P. Paul-Émile Jetté, F. Clément Pelletier
- F. Michel Toupin, F. Clément Lapierre

Alban Beaudry, CSV

e dimanche 25 septembre 2011, à 14 h 30, la chapelle de la résidence Saint-Viateur réunissait quelque soixante personnes. Elles venaient célébrer leurs défunts en qualité de parents, d'associés ou de religieux. Des bougies attendaient sur l'autel. L'ambon était orné d'un magnifique bouquet de fleurs blanches.

Le P. Claude Roy, supérieur provincial et président de la cérémonie, s'avance accompagné du F. Rémi Lasalle, servant habituel, pendant le chant que dirigeait le F. Maurice Poirier : *Dieu est amour*. Après la salutation de l'assemblée, le P. Roy invite un représentant de chaque famille à allumer une bougie sur l'autel. Pour chacun des noms mentionnés, la photo apparaît sur un écran.



Puis, on fait mention des confrères décédés il y a cinquante ans (1961) et ceux décédés il y a vingt-cinq ans (1986). La célébration nous apporta d'autres prières et de magnifiques chants : *Je crois en Dieu qui chante – Sûrs de son amour et forts de notre foi.*

Nous rappelons la mémoire des confrères décédés il y a 50 ans : André Paquette, Louis-Marie Boulanger, Philippe Dugas, Joseph Beaudoin, Philippe Deschamps, Jean-Baptiste Asselin, Jules Piché, Jean-Baptiste Gosselin, Thomas Pineault, Moïse Bourbeau, Roger Courtemanche et Napoléon Gareau. (On allume un cierge pour tous).

Suit la mention des confrères décédés il y a 25 ans : Bernard Forest, Rolland Charpentier, René Piette, Henri Latendresse, Dominique Nadeau, Réal Desrosiers, Edmour Toupin, Lucien Pagé.



GESTE DE L'ENCENS

Le président invite les membres de la famille des confrères défunts et quelques proches à venir déposer de l'encens dans le vase placé près de l'autel. Chaque fois que le président nomme un Viateur, sa photo apparaît sur un écran et un membre de la famille allume un lampion.

MONITION POUR LA BÉNÉDICTION DES ROSES

Nous avons proclamé notre foi en ce Dieu de la vie en qui nous croyons et sur qui nos confrères ont misé leur vie. En signe d'amitié pour ces confrères défunts, nous allons bénir ces roses et en remettre une à un membre de leur famille. Avec ces roses, nous ferons notre pèlerinage au cimetière où nous les déposerons sur leur tombeau. (Musique douce pendant la sortie de la chapelle).

« Seigneur, Toi l'architecte de l'univers, Toi qui as créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment, voici ces roses, produits de ta création. Elles nous inspirent le parfum, la beauté de la nature dans laquelle tu nous permets de vivre. Daigne, Seigneur, bénir ces roses qui seront déposées sur les tombes de nos confrères dont nous faisons mémoire aujourd'hui. Qu'elles soient le signe de l'amitié que nous portons pour chacun d'eux, Toi qui règnes pour les siècles des siècles. Amen »

À 15 h 15, la célébration prend fin à la chapelle. Tous se dirigent vers le cimetière, à la suite du président.





BRÈVE MONITION DU PRÉSIDENT

« Marcher dans un cimetière, c'est fouler une terre de souvenirs, une terre qui nous parle de la Vie nouvelle que Dieu partage avec tous ses enfants qu'il a créés avec amour. Résumons notre prière en empruntant les mots de Jésus : NOTRE PÈRE... »

Un membre de chaque famille dépose une rose sur la tombe de son défunt. Il est 15 h 20. La fête du Souvenir prend fin en sa seconde partie; elle se termine comme elle avait commencé, sous un soleil radieux d'environ 25 °C. Devant un goûter, les parents des défunts échangent des souvenirs qu'ils voudraient inoubliables. ■

ACTIVITÉ PASTORALE DE M. QUERBES

dans les premières années de son ministère à Vourles

Tiré de « Louis Querbes, un fondateur contrarié » tome 1 Robert Bonnafous, CSV

Comment Querbes arrive à mettre sur pied une école de filles puis une école de garçons.



Berceau de la Congrégation des Clercs de Saint-Viateur Vourles - France.

Sérigraphie de Jacques Houle, csv

l'arrivée de Louis Querbes, deux écoles existaient dans le village, celle de Charles Beaulieu et celle de Benoît Jacquette 1. Tous les deux sont munis d'un brevet du 3^e degré, ce qui est le minimum requis. Il n'existait pas d'école pour les filles. Arrivé à Vourles, raconte l'abbé Querbes, je m'empressai de faire venir des sœurs de Saint-Charles qui y formèrent, l'année d'après, leur premier établissement dans notre canton. Dès 1824, je cherchais à procurer aussi aux petits garçons de ma paroisse le bienfait d'une éducation religieuse, et à me débarrasser de deux maîtres d'école indignes de leur profession.

L'ÉCOLE DES FILLES

C'est en effet l'école des filles qui est ouverte d'abord. Le 16 juin 1823, la supérieure générale des sœurs de Saint-Charles, en réponse à une demande du curé de Vourles, accepte d'envoyer des sœurs à condition que la paroisse verse 600 F et qu'elle ne soit pas trop pressée de les recevoir. Une maison est achetée pour accueillir les sœurs qui ouvrent l'école dès 1823. Elle fut agréée par une ordonnance du 18 mars 1827.

Pour l'achat de la maison et de son aménagement, la fortune des demoiselles Comte fut mise à contribution ². Mais l'œuvre manqua de fâcher les bienfaitrices avec le curé. À l'origine, il s'agissait d'établir une école pour les filles du village. La directrice, sœur Sainte-Praxède, était une personne entreprenante: pour en tirer quelques ressources, elle prit des pensionnaires. M. Ruel, de Lyon, lui confia sa fille Adèle. Une autre pensionnaire venait de Saint-Étienne. Voilà qu'au début de l'année 1826, les demoiselles Comte reçoivent une demande du curé d'avoir à participer à une réparation dans la maison. Mais la somme attendue les porte « à croire qu'il s'agit plutôt d'agrandir que de réparer. »

Elles comprennent qu'il s'agit de créer un vrai pensionnat et refusent tout net, tenant à ce que l'établissement reste à l'usage des habitants de Vourles. Elles prient le curé « de faire connaître aux sœurs les raisons qui ont déterminé (leur) refus. »

L'abbé répond que les travaux ont pour but « de mettre l'établissement à même de soutenir deux sœurs, de manière à ce qu'elles puissent donner le plus de leçons gratis qu'il sera possible. » Qu'à cela ne tienne, les demoiselles prennent des dispositions de façon à assurer définitivement à deux sœurs « des ressources qui les mettent à même de ne pas dépendre uniquement des faibles et incertaines rétributions des enfants du village. Mais elles ne veulent point entendre parler de pensionnat. » Ruel qui est intervenu ne peut rien obtenir de plus. On comprend les rentières : propriétaires du local, elles ont appris d'une manière indirecte que l'abbé et les sœurs avaient projeté de l'agrandir, qu'un emprunt de 1 200 F avait été fait et que les travaux étaient déjà commencés. Elles se voyaient financer des dépenses pour lesquelles leur avis n'avait pas été sollicité. Dans quelle mesure aussi ne craignaient-elles pas d'être entraînées à boucler d'année en année le budget d'un établissement aui ne serait pas autonome? Aussi, Ruel tente-t-il de convaincre l'abbé Querbes de faire marche arrière. Il l'en conjure même. Mais le curé ne cède pas. Dans une entrevue avec les demoiselles (« une conversation bien pénible et qui nous a laissé une sensation très profonde » résument les demoiselles), il impose ses vues. Vourles aura un pensionnat de filles 3.

UN FRÈRE FUGUEUR

Pour les garçons, l'abbé Querbes s'adressa aux Petits Frères de Marie alors naissants : *Ma demande d'un* frère à M. Courveille⁴ alors supérieur des Maristes ⁵ ayant été repoussée. Les

Maristes n'en étaient qu'à leurs débuts. L'école de Vourles n'avait besoin que d'un enseignant, non d'une petite communauté de frères, et il était inhabituel alors d'envoyer un religieux isolément 6. On comprend que la demande de l'abbé ait été repoussée. D'après Clavel, il aurait tiré du refus une certaine amertume : « Il se plaignait de la lacune que laissaient dans l'instruction les communautés enseignantes. Il voyait avec peine les paroisses rurales privées d'instituteurs religieux et livrées à des maîtres mercenaires qui, pour la plupart, au lieu d'être des auxiliaires des curés, étaient leurs plus dangereux censeurs. »

Il en est là quand, pendant l'été de 1824, il est mis au courant d'une affaire concernant un neveu du maire de Vourles. alors Pierre Magaud. Ce jeune homme, lui aussi appelé Pierre Magaud, originaire de Montluel (Ain), s'était engagé chez les Frères des Écoles chrétiennes à l'âge de 18 ans. En 1824, il est à Paris à l'école de la rue Saint-Médard. S'était-il embarqué trop vite, à Dôle, loin de ses parents? A-t-il mûri et découvert un attrait pour le sacerdoce? Toujours est-il qu'il n'est pas à l'aise. Son supérieur général va même lui offrir de sortir de l'institut. Ce qu'il ne fait pas. Au contraire, mettant l'attirance pour un autre état sur le compte du démon; il renouvelle ses vœux le 13 juin 1824. Mais il n'est pas guéri pour autant et il s'en ouvre à son confesseur. Celui-ci, qui ne devait pas être un expert en droit canon, lui affirme ne pas avoir « besoin de dispense pour entrer dans un état plus saint » et il l'engage à quitter l'institut en secret. À partir de là, tout se précipite. Pierre Magaud s'attend à être changé et donc peut-être éloigné. Il veut partir coûte que coûte et s'en ouvre à son cousin Alexandre Magaud. Il craint une surveillance serrée pendant les vacances qui commencent le 13 septembre et, si sa correspondance et ses projets sont découverts, il s'attend à un isolement dans une maison cloîtrée.

C'est à cette époque-là sans doute que l'abbé Querbes apprend la situation du ieune homme. Il écrit à Pierre Magaud mais, sa lettre étant perdue, on ne sait les « sages avis » qu'il a donnés au frère 7. Cependant, l'abbé, qui ne refusait jamais un service, rédige pour le religieux une demande de dispense de vœux afin qu'elle soit transmise au Saint-Siège. L'abbé a-t-il pris l'initiative? Le lui a-t-on demandé? Puisque Magaud est originaire du diocèse de Belley, a-t-il rédigé la demande pour faciliter les démarches de l'évêque de Belley, voire lui forcer la main? Rien ne permet de répondre à ces questions, mais la demande est finalement expédiée au Saint-Siège par les soins de l'abbé Querbes, semble-t-il.

Le 13 septembre 1824, Magaud met son plan à exécution : il informe son directeur, lui dit que la dispense des vœux a été demandée pour lui à Rome et il part. Trois jours après, dans une lettre au curé de Vourles, le supérieur général revient sur le fait qu'il qualifie de « parjure, de véritable apostasie. » Il rappelle le droit, sinon le bon sens : « Comme s'il était permis de quitter sa communauté et son état avant d'avoir recu la dispense! » Il dit que toute dispense doit passer par lui pour être acheminée à Rome, et sa position paraît juste. Pensant que Magaud ira se réfugier sous la protection du curé, il lui demande de l'éclairer et de le ramener à la raison.

Dans un premier temps, bien qu'il ait émis des réserves, M^{gr} Devie, évêque de Belley, ne s'est pas opposé à l'entrée de Magaud au séminaire. Ensuite, mis au courant des circonstances de la sortie de l'institut, il refuse l'admission, donne tort au confesseur et ordonne que, si Magaud tient à son entrée au séminaire, il retourne dans sa communauté jusqu'à l'expiration des vœux temporaires. Mais la dispense est signée le 27 novembre ⁸ et elle est à Lyon le 8 décembre.

L'ÉCOLE DES GARÇONS

Que faire de Magaud, fugueur pour son supérieur, candidat au séminaire, en attente de dispense? Le curé de Vourles l'accueille chez lui et l'occupe. Il en fait son chantre, sacristain, catéchiste, commensal et compagnon et voit dans cette arrivée à Vourles la main de la Providence. Magaud qui a quelques années d'enseignement ouvre l'école paroissiale pour les garçons. En retour, l'abbé Querbes lui donne des leçons de latin et sans doute plus encore. Il lui promet 60 F.

La collaboration sera bonne puisque, pour la pérenniser, une convention est passée en mars 1827. Magaud s'engage « à exercer les fonctions d'instituteur comme il l'a fait jusqu'à ce jour » en attendant qu'il puisse entrer au séminaire. L'abbé Querbes, en contrepartie des fonctions de sacristain et de maître d'école, s'engage à lui payer « la rétribution de soixante francs, à lui continuer les leçons de latin et d'humanités » et il lui remet 150 F sur ce que Magaud lui doit au moment où la convention est passée. En fait, dans une lettre, l'enseignant reconnaît que tout s'est passé à l'amiable entre le curé et lui. Il exercera les fonctions 10 ans et ne s'enrichira pas. Pendant les premières années où il exerce, la paroisse construit l'église et il semble que c'est volontairement qu'il n'a pas exigé son salaire. Mais quand il quitte Vourles pour entrer au séminaire, il réclame qu'on lui verse ce qui lui est dû.

C'est donc un instituteur qui n'a pas coûté grand-chose à la paroisse. A-t-elle eu à son service un pédagogue de premier plan? Ce n'est pas sûr. S'il n'a eu

aucune peine pour être autorisé comme instituteur communal, il n'obtient le brevet du second degré qu'en 1829. En 1833, un inspecteur lui trouve un caractère « dissimulé » et précise qu'il est « peu aimé dans le pays (...). Il n'est pas bien vu des habitants qui se plaignent de ses manières sournoises et de sa lenteur à instruire. » Il est probable que le courant n'est guère passé entre le jeune inspecteur, partisan de la monarchie de Juillet, et l'instituteur qui n'attendait rien de bon du nouveau régime, ce qui expliquait le qualificatif sur les manières. Mais en 1832, la classe de Pierre Magaud n'est guère peuplée : 25 élèves l'hiver, 15 en été.

On verra que la collaboration entre Pierre Magaud et l'abbé Querbes a été déterminante dans la naissance de la Société des Catéchistes.

- Aucun document n'indique quand Pierre Soier a quitté Vourles. En 1817, il n'y est plus. Un état des instituteurs du canton de Saint-Genis-Laval, établi cette année-là, corrigé à plusieurs reprises de 1818 à 1823, porte Jacquette à Brignais en 1817. Le nom est ensuite biffé et la mention « à Vourles » a été inscrite sans qu'une date soit indiquée pour le changement (ADR, série T, Registre 53, p. 125). En 1826, Jacquette écrira à Querbes pour le remercier de toutes les bontés qu'il a eues pour lui et sa famille. Il est alors à Saint-Priest et a laissé un enfant à Vourles, sans doute au pensionnat (p. 214 /2.24. Sur Jacquette voir aussi p. 283).
- C'est ce qui ressort d'une lettre de Cattet où il traite d'une donation entre vifs par laquelle les demoiselles cèdent la propriété de la maison qui sert d'école aux sœurs de Saint-Charles (p. 300/2.122, 2 mai 1829).
- En fait, il est probable que les demoiselles avaient raison : le pensionnat ne semble pas avoir été très important.

- Jean-Claude Courveille (1787-1866) fonde en 1816, avec Jean-Claude Colin et Marcellin Champagnat, la Société de Marie dont sont issus les frères Maristes.
- Courveille était « le centre d'unité (Coste) entre les diverses initiatives nées de la Société de Marie, les siennes, celles de Colin et celles de Champagnat. » En fait, les frères Maristes ont été fondés par ce dernier, à la Valla, en 1827.
- Hugues Favre : « Il [Querbes] n'avait pas moins à cœur de confier à des maîtres congréganistes son école de garçons, mais c'était moins facile, pour ne pas dire impossible. Il existait bien dans le diocèse des religieux tout dévoués à l'éducation de l'enfance et qu'il aurait été heureux d'appeler dans sa paroisse. Mais leur règle ne leur permettait pas de s'installer isolément dans la campagne et Vourles n'avait ni assez de ressources ni assez d'enfants pour posséder une communauté de plusieurs frères » (T. 5/32).

- Magaud à Querbes : « Je vous écris celleci pour vous remercier des sages avis que votre sagesse et votre prudence vous ont suggérés. » (p.174/1.223. Lettre du 6 septembre 1824).
- Le texte de la Pénitencerie reprend l'essentiel de la demande : « Prosterné aux pieds de Votre Sainteté, Pierre expose qu'il a émis pour trois ans les vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance et de stabilité dans la congrégation des frères de la Doctrine chrétienne et qu'ensuite, pris du désir d'embrasser l'état ecclésiastique et de travailler activement au salut des âmes, sur le conseil de son confesseur, il a quitté l'institut des frères et vit maintenant dans le diocèse de Lyon, au lieu et paroisse de Vourles, où il s'adonne à l'étude de la langue latine en même temps qu'il enseigne aux enfants de cette paroisse suburbaine les bases de la lecture, de l'écriture et de la doctrine chrétienne » (p.186 / 1.235. Traduction due à l'abbé Jean-Maurice Martin).

À la Maison Charlebois de Rigaud

CÉLÉBRATION DU SOUVENIR

des Viateurs décédés en 2010-2011

F. Siméon Jalbert

P. Gaston Palardy

P. JEAN-Paul Amiot

F. Guy Aubin

P. Paul Dumais

P. Maurice Brisebois

F. André Desjardins

F. Clermont Champagne

Jean-Louis Bourdon, CSV

l'arrivée, nous accueillons les confrères et les membres des familles de nos confrères décédés cette année. À ces derniers, le P. Robert Jean, président de l'assemblée et conseiller provincial, propose une participation par des gestes simples durant la célébration.

À la chapelle, le frère Yvon Rolland, conseiller provincial, crée une ambiance de prière et de recueillement à l'aide d'un *powerpoint*: images et musiques.

La cérémonie débute par le chant « Dieu est amour, Dieu est lumière, Dieu, notre Père! » Le père Robert Jean salue l'assem-

blée et donne le sens de notre rassemblement. Nous voulons raviver la mémoire des Viateurs entrés dans la Paix du Seigneur.

Ces amis de Dieu sont désignés par leur nom reçu au baptême qui les relie à Jésus et à tous les chrétiens.









À chaque nom, l'écran s'illumine de la photo et un membre de la famille s'avance pour allumer une bougie en son honneur. Après avoir identifié les douze confrères décédés, le célébrant fait un rappel des noms des confrères disparus il y a vingt-cinq ans et ensuite ceux qui sont partis depuis cinquante ans.

Pour accompagner notre prière, le célébrant bénit l'encens et invite le représentant de la famille à venir ajouter quelques grains d'encens sur le charbon de l'encensoir, il termine par une oraison pour augmenter en chacun de nous la foi, l'espérance et l'amour.

Le président introduit alors aux lectures de la Parole de Dieu. Le frère Rosaire Leclair proclame un extrait de l'épître de saint Paul aux Romains (14, 7-9) espoir dans le Christ, suivi du chant : « Souviens-toi de Jésus Christ et de l'Alléluia. » Le président annonce l'Évangile selon saint Jean (15, 1-8) la vraie vigne. Le père Jean commente le texte de Paul : « Nul ne vit pour soimême, nul ne meurt pour soi-même, nul ne meurt pour soi-même... Nous appartenons au Christ mort et revenu à la vie » et le texte de Jean : « Celui qui demeure uni à moi et à qui je suis uni porte beaucoup de fruits. »



À la profession de foi, le célébrant lit les strophes du chant de Noël Colombier : « Je crois en Dieu qui chante... » et après chacune, la foule chante le refrain : « Je crois en Dieu qui chante et qui fait chanter la vie. » Aux intentions de prières, lues par le frère Yves Breault, l'assemblée répond par « sûrs de ton amour et forts de notre foi, Seigneur, nous te prions. »

Vient ensuite la bénédiction des roses destinées à être déposées sur la tombe de chacun des huit défunts inhumés cette année, mais la pluie a reporté le geste symbolique et le supérieur de la Maison Charlebois fut chargé de compléter l'intention en temps opportun. Le père Jean nous invite à terminer par la prière des enfants de Dieu, le Notre Père, et le Je vous salue Marie, suivis de l'oraison finale et de l'envoi.

L'assemblée est invitée à se rendre à la salle Querbes pour un léger goûter. Plusieurs membres des familles sont venus nous remercier pour ces beaux moments de prière et de recueillement, aussi pour le choix des textes de la Parole de Dieu en lien avec les chants. À la chapelle, nous étions 75 personnes.



